

La vision du passé

André Ducharme, *L'homme en morceaux*, Montréal, Leméac, 2003, 144 p.

François Gravel, *Adieu, Betty Crocker*, Montréal, Québec Amérique, 2003, 169 p.

Fernand Dansereau, *Le coeur en cavale*, Montréal, Boréal, 2003, 160 p.

André Brochu

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2004). Compte rendu de [La vision du passé / André Ducharme, *L'homme en morceaux*, Montréal, Leméac, 2003, 144 p. / François Gravel, *Adieu, Betty Crocker*, Montréal, Québec Amérique, 2003, 169 p. / Fernand Dansereau, *Le coeur en cavale*, Montréal, Boréal, 2003, 160 p.] *Lettres québécoises*, (113), 16-17.

La vision du passé

Le roman moderne est de plus en plus la proie des souvenirs, alors que le roman plus traditionnel ne se prive pas de rajeunir l'image de l'autrefois.

R O M A N

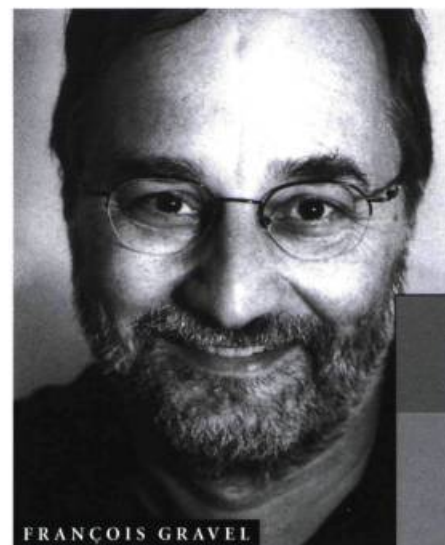
ANDRÉ BROCHU

LES TROIS ROMANS QUE J'ABORDE NOUS FONT PASSER D'UN PRÉSENT MORCELÉ ET rongé par les acides du passé personnel à la glorification de l'existence traditionnelle, puis à l'évocation d'une époque pleine des ferments de la vie présente. Le monde à l'envers — parfois bien raconté.

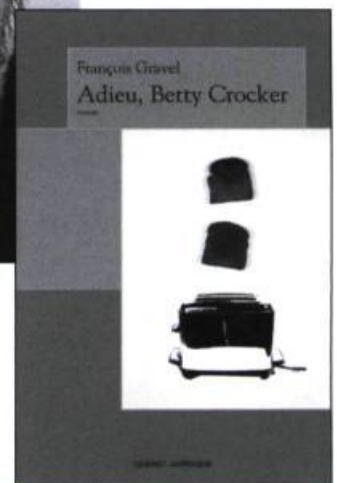
est comme détourné au profit du virtuel¹. Premier roman plein de virtuosité, et qui annonce, souhaitons-le, d'autres textes aussi brillants, mais plus approfondis, sur la bizarre comédie humaine.

LE PASSÉ GLORIFIÉ

Dans *Adieu, Betty Crocker*, François Gravel déploie des efforts considérables pour nous intéresser à une typique *matante*, femme de maison accomplie, à une époque où il faisait bon mettre au monde puis élever des enfants, sans songer à la carrière. Cette vocation, Arlette l'a vécue de façon absolue à cause d'une névrose, plus exactement une phobie, une « peur d'avoir peur » qui la confinait dans sa cuisine. Pas question pour elle de risquer le moindre pas



à l'extérieur de son petit chez-soi ; son mari, ses enfants, sa sœur, les voisins, tous et toutes s'entendaient pour combler ses besoins — éminemment domestiques, bien sûr.



On nage alors en pleine confusion. La « maladie » d'Arlette fait d'elle une femme manifestement anormale, alors que le narrateur, son neveu, auteur de la monographie plus ou moins romanesque qui lui est consacrée, s'emploie plutôt à affirmer que cette femme est la plus normale du monde.

Totalement fermée à l'extérieur, sans doute ; mais totalement ouverte à son petit monde, pourvu que celui-ci évolue dans l'espace délimité par son « prélat ». Paradoxe ? J'y vois plutôt une énorme contradiction, due à l'impossibilité de bien concevoir le personnage et, par suite, de lui donner vie.

Comme, du reste, Arlette n'a pas d'histoire, et qu'on n'a même pas droit au récit de quelque traumatisme qui aurait causé sa phobie, on reste dans une

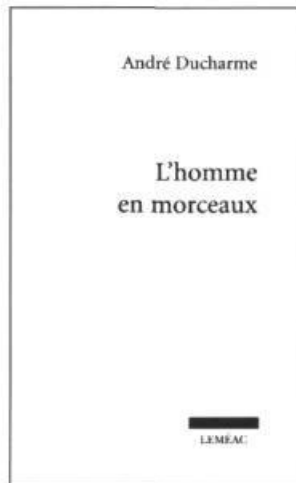
LES HOQUETS DU PASSÉ

Elle s'appelle Riva. Elle est partie. Elle était splendide et brutale et ne flattait jamais l'*ego* (fort déficient) de son compagnon. Maintenant, il est trop tard pour reprendre la vie ensemble. Et s'ouvre une existence bien empoisonnée par les regrets, les nostalgies, le procès du passé toujours à refaire. Ah ! Riva !...

Dans le sillage de la disparue s'engouffrent l'enfance, les parents sympathiques et énervants, la sœur pathétique (trépanée d'abord, plus tard internée). Toutes sortes de moments viennent du passé plus ou moins lointain se mêler à celui, tout récent, de la rupture. Quant au présent, il se constitue tant bien que mal autour de ces miettes et accueille la figure abracadabrante d'une amoureuse de rechange plus qu'hypothétique, Poudrette Pigalle alias Pépée, sentencieuse romanichelle plus entichée de ses chats que de gars.

Le héros et (souvent) narrateur de *L'homme en morceaux* s'appelle Gaétan, mais il s'est rebaptisé Rimbaud (on l'appelle parfois Rambo, par dérision). Il a 44 ans et, quand Poudrette vient vers lui, il « croit entendre le pas de monsieur Longtin chez qui il volait des framboises quand il était enfant, et qui sortait de la maison avec une carabine et des gros mots de Bonhomme Sept Heures » (p. 93). On voit que l'autrefois lui colle aux semelles et que la flèche du temps n'a pas plus de solidité que l'identité personnelle. Gaétan (frère de Gaétane !) est aussi perdu dans ses noms que dans sa psychologie (enfant/adulte), voire sa sensibilité masculine (« Tu n'es pas le seul garçon à avoir eu trop de mère et pas assez de père », lui dit Pépée, p. 92).

L'histoire racontée est subordonnée à l'écriture, qui est simple, suggestive et d'un humour vertigineux, en harmonie avec les drôles d'humains qui occupent l'espace de la représentation. Le langage de la narration (tantôt au *je*, tantôt au *il*) est souvent cru, sans cesser d'être beau. On croit plus ou moins aux affres de la rupture, tout romantisme étant exclu du récit, mais ce qui entoure les démêlés avec Riva fascine. On peut penser à la désinvolture transcendante d'un autre Ducharme — Réjean, vous connaissez ? —, avec toutefois quelque chose de plus léger et de plus circonscrit à la vérité individuelle. Ce livre est écrit dans le ton du roman ludique récent, où le réel



esthétique de la description, du portrait, voire de l'enquête psychosociale (menée par le neveu). Yves Thériault avait inauguré ce procédé dans *Le grand roman d'un petit homme*, qui racontait tout de même quelque chose. Or, le neveu est finalement supplanté par Arlette elle-même, décédée depuis quelque temps et qui vient mettre le nez dans le manuscrit, histoire de se rendre pleinement justice. Le réalisme ainsi mis à sa place, dans un livre qui est pourtant une apologie de la platitude quotidienne et des valeurs domestiques, le lecteur n'a plus qu'à contempler les deux toasts brûlés qui ornent la page couverture, dans la sérigraphie de Pierre Ayot (*T'as encore laissé brûler mes toasts*). Le roman des Betty Crocker de ce monde, s'il est possible et souhaitable, reste à écrire, par quelqu'un qui ne laissera pas cramer le sujet.

LE PASSÉ RÉINVENTÉ

Ce n'est pas le passé individuel ou familial qui intéresse Fernand Dansereau, mais celui de la société francophone de Montréal et de la Rive-Sud au début du xx^e siècle. Il publie son premier roman, *Le cœur en cavale*, à un âge qui fait de lui le compagnon des Lampedusa et des Philippe Aubert de Gaspé père. Or, l'œuvre est passablement réussie et procure de véritables plaisirs de lecture. Damien, le personnage principal, est entouré de comparses comme lui bien dessinés et représentatifs d'un milieu peu souvent décrit dans notre littérature. Je ne vois que *À mon seul désir*, la fresque étonnante de Bertrand Vac², qui sache faire revivre ainsi, à l'époque de la guerre des Boers, la petite sphère capitaliste et libérale canadienne-française plus ou moins pendue aux basques du pouvoir anglophone, mais affranchie des préjugés religieux.

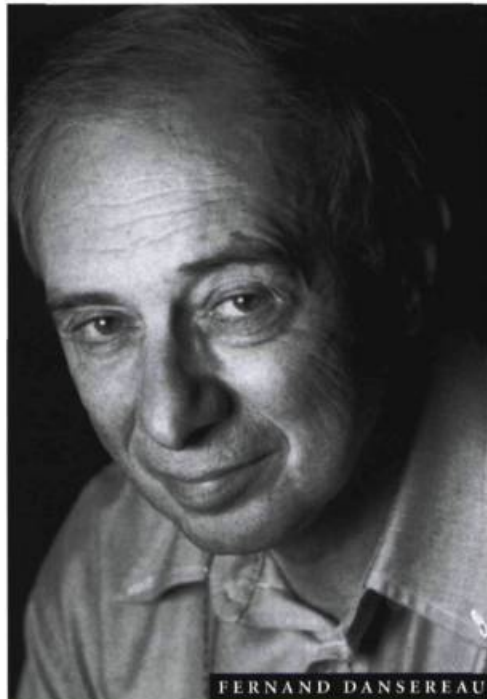


Toutefois avant que le romancier n'aborde spécifiquement les enjeux ethniques et politiques, c'est la dimension du désir qui retient son attention, car elle fonde les rapports essentiels entre les êtres. Le titre ne fait pas pour rien appel au mot « cavale ». Damien, maquignon en passe de devenir banquier, est comme le prolongement humain de ses étalons (son meilleur confident est d'ailleurs Soleil, l'un d'entre eux). À 58 ans, il est un être de désir dont les femmes, même de jolies et riches Anglaises, apprécient la fougue. On sourirait un peu de ces brutales données narratives, pas très loin de ce que proposent

certains romans d'amour populaires, si elles ne redressaient notre vision de l'époque déformée par le roman traditionnel et n'y introduisaient une note authentiquement naturaliste, laquelle a bien manqué à notre éducation littéraire.

Damien, qui a enterré deux épouses et jeté son dévolu sur la jeune bonne, voudrait bien donner une nouvelle mère à ses nombreux enfants et un exutoire à ce fameux désir qui continue à faire de lui un mâle de choix. D'autre

part, il entend profiter de la conjoncture favorable pour mettre sur pied une institution bancaire francophone rentable, capable de soutenir la concurrence des anglophones. Je n'entre pas dans le détail des intrigues, qui sont bien articulées — encore qu'on attende beaucoup plus de l'histoire d'amour nouée entre Damien et la fille du très puissant capitaliste K. P. Rowell, une théosophe belle à damner et dont nos lettres offrent peu d'exemples!



Tous les éléments d'un vrai roman sont là, racontés dans une langue ferme et nerveuse. Toutefois, on peut reprocher au livre son côté schématique. Rien n'est développé suffisamment. Si, comme Vac dans le roman précité, Dansereau s'était donné les moyens d'une chronique, avec un temps de narration plus vaste, son histoire aurait gagné en crédibilité et en intérêt. Telle quelle, elle passe trop vite et ses nombreuses virtualités restent inemployées.

On prend tout de même du plaisir à la chevauchée.

1. Voir, par exemple, *Le mangeur de bicyclette*, de Larry Tremblay (compte rendu dans *Lettres québécoises*, N° 110, été 2003, p. 15).

2. Compte rendu dans *Lettres québécoises*, N° 94, été 1999, p. 23.

EXPLORER
LA MÉMOIRE
ET L'HISTOIRE

Les cahiers des dix

Fondés en 1936

Numéro 57 • 2003



372 pages • 35 \$

SOMMAIRE • TRADITION ET MODERNITÉ DANS LA CULTURE QUÉBÉCOISE AU XX^e SIÈCLE •

La politique culturelle d'Athanase David, 1919-1936, Fernand Harvey – Les soirées Mathieu, 1930-1935, Marie-Thérèse Lefebvre – L'éducation des femmes à la vie domestique, Jocelyne Mathieu – Les Capucins à Limoilou, 1902-1934, Gilles Gallichan – Le philosophe André Dagenais et la critique, Pierre Trépanier • **ZONE LIBRE** • La Montreal Free Library (1889-), Yvan Lamonde – Raid Agnier sur l'Île-aux-Oies, Marcel Moussette – Les affaires de Philippe Aubert de Gaspé, Roger Le Moine – Jacques Grasset de Saint-Sauveur : les œuvres, Bernard Andrès

Abonnement annuel 35 \$ (un numéro par année)
(anciens numéros également disponibles)



Les Éditions La Liberté

3020, chemin Sainte-Foy, Sainte-Foy (Québec) G1X 3V6

Téléphone et télécopieur : (418) 658-3763

Courriel : liberte@mediom.qc.ca

Pour les sommaires des volumes 1 (1936) à 57 (2003), consulter le site internet de la Société des Dix : www.google.com [taper : Société des Dix]